

CHARLOTTE BIRON

# JARDIN RADIO

---



LE QUARTANIER

*À Caroline*

*La voix nous permet de disparaître comme elle donne une présence. Ses défauts m'appartiennent, sa texture aussi. À peine l'identité affleure-t-elle qu'en son timbre déjà le silence revient et replonge l'espace dans un noir tranquille. La fin d'une phrase laisse place au souffle du vent, au rythme grésillant de la radio, au son du réfrigérateur, au crachotement de la cafetière, au bruit du téléphone qui sonne.*

Je suis dans mon ancienne chambre chez ma mère. Il y a des années que je n'habite plus ici, mais je suis là assise près du lit, triturant des souvenirs pendant une autre convalescence. Je suis une adulte maintenant, mais je ne suis pas venue ici par mes propres moyens. On m'a aidée, on m'a emmenée après l'hôpital, on ne m'a pas laissé rentrer toute seule. Je suis par terre et je fouille dans le garde-robe, les mains au fond d'une boîte de carton où se trouvent un walkman jaune et une cassette sur laquelle il est écrit *Les reptiles* avec des étoiles et des cœurs.

Quand j'appuie sur play, je découvre ma voix miniature, encore intacte et parfaite, ma voix en cinquième année qui parle de lézards, ma voix qui

résonne pour la première fois dans un microphone. Mon sourire symétrique d'enfant de dix ans reprend vie. Mon rire crépite, éternel dans l'enregistreuse, à parler de serpents, de couleuvres et de caméléons. La cassette me rappelle que ma voix existe sans moi, qu'elle est vivante dans une boîte de carton, qu'elle existe depuis longtemps, qu'elle existe sans ma peau, sans mes organes, sans mes os. La chose qui m'a enregistrée à dix ans ne me connaît pas, ne m'a pas vue. Ma voix existe sans mon corps, sur cette cassette, seulement ma voix. Je fais stop. Je rembobine. Le temps recule, les dragons de Komodo sont les plus gros lézards au monde.

Le grain de la voix sur la cassette a du relief, il est d'une telle évidence que mon corps s'atrophie sous moi, par contraste. Sur le plancher froid, mes cuisses et mes mollets deviennent les jambes maigres et cassantes d'un pantin de bois fatigué. L'émission de radio sur les reptiles dure trente minutes, à la fin desquelles je dépose le walkman, j'expire et je me lève péniblement. Devant le miroir, j'essaie d'articuler la liste des voyelles en détachant les sons, en forçant l'ouverture de ma mâchoire, en fixant le mouvement de mes lèvres, mais je n'y

## JARDIN RADIO

parviens pas. Le miroir reflète mon visage enflé. Mon menton et ma gorge sont bleus et jaunes. Il est difficile de me reconnaître. Sur la peau de mon cou, il reste du sang. Je prends la photo du jour. Je note la date et l'heure, j'avale le comprimé de morphine et j'inscris mon niveau de douleur sur dix.

Pendant longtemps, je rêve de faire les choses à rebours, de ne pas répondre au téléphone, de dire que je change d'idée, que non, je ne veux plus qu'on m'enlève un morceau de mâchoire, même s'il est l'hôte d'une tumeur, que je le garde, l'os et la tumeur à l'intérieur. J'imagine refuser qu'on me découpe dans un environnement stérile, mettre fin aux interruptions téléphoniques qui surgissent comme des décharges, ignorer les obligations médicales. Et, tout à coup, les heures d'hôpital disparaissent. Le refus efface les opérations, les rendez-vous, les mois de douleur, les cicatrices et les nerfs meurtris. Il suffit donc d'éteindre le téléphone pour renverser le temps, pour que le corps bascule à l'horizontale devant cet arrière-plan grisâtre où la peau exhale doucement l'odeur de la

mort. Une odeur de sang, une odeur d'os craqué, une odeur sans médicaments.

Oui, calmement. C'est ce que je souhaite. Que les mois de douleur s'évanouissent, qu'ils sombrent dans l'oubli, qu'ils s'éclipsent derrière un arbre au pied duquel je me love pour laisser la tumeur m'ouvrir et me défaire. Voilà ce que je ne raconte à personne, voilà les images que je vois la nuit et que je me garde de confier à ma mère, à mon frère, à mes amies de peur de transmettre mes cauchemars, de peupler la tête des autres avec ces os, avec ce sang, avec ce calme des animaux résignés qui se profilent au plafond, la nuit, de ces renards sur le bord de la route qui prennent la fuite et se cachent pour panser leurs blessures dans les nids de racines.

L'image d'un animal qui meurt assaille ma pensée. Elle tache mon champ de vision, me rappelle en arrière. Du repos. De la tranquillité. Je rêve d'un espace mortifère où les jours passent avec évidence, avec résignation, et cette résignation m'attire comme le sommeil attire le corps épuisé.

De l'ennui et de l'attente émerge cette envie de



## JARDIN RADIO

reprendre du début, de ne pas aller à l'hôpital, de sortir de la ville. Laisser la tumeur détruire la mâchoire, le visage, le corps. Échapper à la torpeur docile de la maladie. Revenir en arrière pour permettre au temps de ravager la chair sans qu'on s'en émeuve. Que le déroulement des jours ruine le corps. Qu'il force un retranchement.

La nuit, je vois un renard au corps malade, filamenteux, près d'une souche creuse où il peut s'enrouler, s'endormir, se décomposer. Ses mouvements s'abandonnent, fluides, son corps lutte à peine contre la douleur. Ses membres s'assouplissent et se replient sous lui. Bientôt, il ne ressent presque plus rien, le temps s'accélère, le jour et la nuit alternent aussi rapidement que les battements de son cœur. Une autre durée prend possession de lui. Sa mâchoire sanglante coule, ses dents fracassées roulent une à une mollement vers le sol. La peau de son cou s'échancre et se recouvre de vers et de mouches. De minuscules végétaux grimpent sur sa petite dépouille et brouillent les limites entre son corps et la terre. De la mousse borde ses plaies. Un drap vert estompe lentement ses blessures.